

Quel cas?

(communication : Cavaillon Mars 2009)

Je ne sais plus trop quelle fut la consigne; il me souvient que je devais évoquer des cas – « étude de cas » comme on dit à l'université – dans le but de préciser, ou de contribuer à préciser ce que serait, pourrait être un soin, une prise en charge gériatrique digne de ce nom – mais duquel : *soin, prise en charge, gériatrique?* – à défaut de pouvoir être digne de la personne à qui le soin s'adresse. J'ai donc réfléchi aux cas que je pourrais bien présenter, quelles personnes avec lesquelles je travaille dans mon bureau, ici, à l'hôpital, pourrait être présentée dans le but de... considérer, reconsidérer nos manières de faire... montrer que nous devons revoir la copie. Tout de suite me sont venus à l'esprit les histoires de ces gens dont on pressent que la présentation qu'on en fera sera exemplaire si ce n'est de l'explication, en tout cas d'une compréhension, élucidant du côté du sujet, entendez de la personne, l'évolution qu'elle connaît dans sa pathologie, et qu'il nous faut, faudrait envisager ; sera aussi exemplaire de pertinence critique eu égard aux pratiques soignantes très largement abandonniques en gériatrie; entendez, pratiques hantée par l'idée d'un probable abandon – celui des soignants, autant que celui des patients : soignants abandonnés autant que soignants abandonnants. On le sait, en gériatrie, les soignants sont soumis à rude épreuve, plus rude épreuve que partout ailleurs, dans la mesure où le soin est et reste très largement imprécis et indécis, sans trop de concept et donc de conception, sauf que le soignant sait, (ou raisons pour lesquelles le soignant sait), plus qu'ailleurs, qu'il est un mauvais soignant dans la mesure où il fait ce qu'il sait qu'il ne devrait pas faire, ou ne fait pas ce qu'il pense qu'il faudrait faire, ce qui au demeurant est somme toute normal puisqu'il ne sait pas ce qu'il devrait faire; du devoir faire au faire en passant par le falloir, le labyrinthe est bien fait pour se perdre. Souffrance des soignants et burn out n'y changent rien, pire déplacent la question et en empêchent la problématisation (pardon pour cet affreux mot), pour cette conception à construire, empêchent qu'on circonscrive comme il conviendrait les enjeux du soin gériatrique à propos desquels par exemple *les babayagas* montrent les tenants et aboutissants, où pour lesquels il y a déjà pas mal de temps un auteur comme Maisondieu¹ avait proposé le concept de thanatose, laissé lettre morte, (thanatos saisit aussi par la lettre), ou encore qu'éclairaient Pellissier² dans sa *guerre des âges*, ou enfin, mais la liste est loin d'être exhaustive, tel

1 MAISONDIEU, J., 2003. Le ressort secret de la démence. In Alzheimer cerveau sans mémoire, La Recherche Hors Série n° 10, p. 30-33

2 PELLISSIER, J., 2007. La guerre des âges. Armand Colin, 238 p.

que Ploton³, il y a là encore pas mal de temps en pensa les termes.

Je tiens tout cela, ce que je viens de dire du soin gériatrique, pour la conséquence du fait qu'aucune gériatrie ne me semble pouvoir se constituer en dehors d'une psycho-gériatrie, elle-même pensée de cet espace disciplinaire qu'est la gérontologie quand elle n'est pas traversée par quelque *iatros* déboussolé, c'est-à-dire pas à leur place (*logos* n'est pas *iatros*, faut-il le rappeler?). Or, on ne se gêne pas. Et sans doute mérite-t-elle, cette pratique que nous appelons de nos vœux, que nous précisions ce que nous entendons par psycho.; on ne saurait en effet en ces temps de neuro-sciences, et de thérapies comportementalistes et cognitivistes dominantes faire l'économie de ce que nous repérons derrière le terme de psycho comme histoire, qui ne se confond pas avec le développement, mais aussi comme subjectivité et singularité, par définition à nulles autres semblables, constituées dans le creuset d'une parole. On l'aura compris, la visée est sans doute plus psychanalytique que psychologique, même si cette distinction nous semble loin d'être suffisante, non plus qu'importante, ici, maintenant. En tout cas ce que nous voulons articuler là, est l'idée formulée par G. Canguilhem⁴ en une préface d'un ouvrage de Pequignot consacré au vieillissement ou à la vieillesse, selon laquelle il convient de « prendre en compte tout ce que son mal à vivre (au vieillard) comporte d'irréductible à un simple déficit de nature physique », peut-on mieux dire que ce qu'il y a à viser est moins la maladie que son retentissement, est moins la vieillesse que son retentissement, moins le vieillissement que... finalement moins la vie que le sens dont on l'investit; et prenez *sens* dans le sens que vous voulez, directionnel ou sémiotique.

On peut aussi le dire autrement, et donc ainsi : « Dans ce moment, précaire entre tous, où le biologique tend à reprendre le dessus sur le culturel, l'urgence la plus authentiquement vitale n'est plus celle de la survie physique. C'est à l'encontre de tous les processus de dépersonnalisation que produit le vieillissement, celle d'une reconnaissance obstinée de la singularité. » Vollaire, C⁵.

Peut-on rajouter :

- *Être, ou ne pas être, telle est la question.*
Est-il plus noble pour l'esprit de souffrir
Les coups et les flèches d'une injurieuse fortune,
ou de prendre les armes contre une mer de tourments,
*Et, en les affrontant, y mettre fin?*⁶

3 PLOTON, J., 1990. La personne âgée. Son accompagnement médical et psychologique et la question de la démence. Éditions Chronique Sociale, 244 p.

4 CANGUILHEM, G., 1981. Préface. In PÉQUIGNOT, H., Vieillir et être vieux. Librairie Philosophique J. Vrin, p. I-V

5 VOLLAIRE, C. 2002. Être, mais à quel prix. Pratiques. les cahiers de la médecine utopique, n°19, p. 40-44

6 SHAKESPEARE. Hamlet. In Tragédies Oeuvres Complètes, I. Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade (2002)

Dans son cours de 1981-1982 au collège de France, M. Foucault réfléchissant à la philosophie antique, à ce qu'elle fut, et notant qu'elle était moins spéculation que *manière de vivre*, souligne : « la forme la plus haute du souci de soi, le moment de sa récompense va se trouver précisément dans la vieillesse. [...] Le vieillard va être celui qui est souverain sur lui-même, et qui peut se satisfaire entièrement avec lui-même » (p 105), et plus loin il précise : « la pratique de soi n'était plus cette sorte de point charnière entre l'éducation des pédagogues et la vie adulte, c'était au contraire une sorte d'exigence qui devait courir tout au long de l'existence [...] un rapport privilégié entre la pratique de soi et la vieillesse, la pratique de soi et par conséquent la vie elle-même, puisque la pratique de soi fait corps avec la vie ou s'incorpore à la vie même. La pratique de soi a donc pour objectif la préparation à la vieillesse, laquelle apparaît comme un moment privilégié de l'existence et, à dire vrai, comme le point idéal de l'accomplissement du sujet. Pour être sujet, il faut être vieux.⁷ » Vu d'aujourd'hui, et d'ici, une telle affirmation ou thèse est à n'en pas croire ses oreilles. Et, derrière ce rapport à soi, c'est de tout le rapport à la mort dont il est question, très largement bouleversé aujourd'hui; et les soins palliatifs n'y changeront rien non plus, bien au contraire même pensons-nous. Il y a bien longtemps maintenant que le sujet a été destitué, très précisément pour ce qui nous concerne, et pour ce qui concerne notre temps depuis Reagan et Thatcher, chantres du néolibéralisme, et qu'à sa place a été constitué l'individu, celui qui à tout autre est pareil, interchangeable; et ça donne « les vieux », comme on dit les « jeunes », ou encore les « femmes », ou les « immigrés » pour ne pas dire les « arabes ». Si « pour être sujet » « il (fallait) être vieux », aujourd'hui le vieux c'est le modèle de l'individu, perdu dans ces neurones et sa physiologie de vieux, sans histoire puisque parait-il, il est sans mémoire, faute de neurone... L'individu donc, à tout autre pareil, puisque pareil en vieillesse, comme on serai pareil en maladie d'avoir la même maladie, et qui doit faire face, parce qu'aujourd'hui, depuis l'invention de la mort prématurée, ce n'est plus *mort certaine heure incertaine*, mais mort certaine heure certaine depuis qu'a retenti l'heure au-delà de laquelle la mort ne sera pas prématurée. Comment, désigné mort, vivre? « être, ou ne pas être »! Au diable le singulier... au coeur de la dépersonnalisation. Et pourtant ce singulier, ça ne les gênait pas les grecs qui savaient aussi (Aristote⁸) qu'« il n'y a de science que du général ».

Pourtant...

Je me prends à rêver parfois, et je pense que la psychanalyse pourrait être à notre temps, ce que la philosophie telle que nous la montre Foucault fut à l'antiquité, une manière d'exigence de

7 FOUCAULT, M., 2001. L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France 1981-1982. Éditions Seuil/Gallimard, 546 p.

8 ARISTOTE. Métaphysique. Librairie Philosophique J. Vrin.

chacun vis à vis de soi, une sorte de responsabilisation de soi pour soi, ce qui ne pourrait manquer d'engager; il en irait ici d'un rapport particulier à la question de l'intériorité, toujours en train de se dérober. Cela aiderait à vieillir autrement que comme on voit vieillir, dans l'abandon de soi, d'un soi très largement ignoré dans la forme qu'on donne à cet abandon, l'amnésie, ou le trouble du comportement⁹. Difficile de s'y reconnaître, à défaut de pouvoir connaître.

Je vais quand même parler d'un ou deux cas, présenter une ou deux études de cas, comme on dit. Sauf que ce ne seront pas des études; parce qu'il n'y a rien à étudier; finalement, la causalité, la cause, ici, qui expliquerait l'effet, ne satisfait aucun principe causal, sauf de celui qui le pose.

Madame B. elle est là, voûtée au-dessus de son cadre, face à l'ascenseur, aussitôt là elle veut déjà partir, alors elle s'est mise devant les ascenseurs, peut-être qu'ils mènent au ciel, allez savoir avec tout ce progrès aujourd'hui... elle a rien à faire ici, elle nous le dira, elle nous le répétera, elle le criera (on aimerait dire sur tous les toits, et puis elle s'envolerait comme savent faire les oiseaux), elle nous le criera sur tous les tons, faites moi partir, je veux rentrer chez moi, après elle le répétera, elle le répétera tant, qu'elle ne l'entendra plus... que dit-elle déjà ? c'est une voix qui vibre, résonne, retentit, un corps qui éprouve au bout, tout au bout de cette voix... c'est un peu comme un balancement, l'écholalie vous laisse vivant au milieu de tous ces morts, et ça vous les réveille, elle entend qu'on lui dit de se taire, au moins on lui parle; vivant pour dire la mort. « Je veux partir, faites moi partir, laissez moi partir », partir. La chimie va l'envoyer ailleurs, et la faire taire, c'est plus doucement qu'elle dira qu'elle veut partir, mais maintenant les jambes, elles marchent plus; alors ça va être difficile de partir, sans ces jambes, va falloir trouver quelqu'un pour pousser le fauteuil; il voudra qu'on le paye, encore des soucis... Elle ne se lèvera plus, plus jamais, va pas pouvoir partir alors. La chimie, ça contrarie; la chimie, c'est pas alchimique. Je la reçois, elle me dit qu'elle veut partir; je lui explique que ce n'est pas possible, que chez elle ça n'existe plus, et que, et que, la raison raisonnante quoi, de celui qui sait; quoi? Je lui explique, mais elle sait tout! alors ? C'est autre chose qu'elle dit! Quoi? Comme souvent elle me le dira « j'ai oublié d'être niaise », d'autre fois elle a oublié d'être sottie. Elle n'a donc pas tout oublié, la vieille, malgré la chimie. Elle n'oublie pas non plus de me demander quand elle me voit quand il est son prochain rendez-vous, et puis elle me parle de son mari, et du petit, comme un fils, qu'ils ont élevé, pas elle et son mari, non, ses parents, des fois, il vient la voir, « puisque vous êtes là, lisez moi sa carte ». Son père, il travaillait comme cantonnier, son mari aussi, c'est son père qui lui l'a fait connaître, et peut-être

9 BLEIN, G. Gériatrie et dépendance. In Pratiques. les cahiers de la médecine utopique, n°19, p. 27-32

plus, allez savoir, en ces temps... ils travaillaient ensemble... ils ont divorcé, elle travaillait aux fruits confits, elle a pas oublié, à Apt, « oh! j'ai oublié d'être niaise »... Eh! puis des fois elle s'oublie, mais c'est pour mieux se rappeler; oublier pour se rappeler, c'est compliqué, la médecine avait pas pensé que c'était possible. Je la reçois le mercredi matin, alors elle me demande.

- y a chanson tout à l'heure... je dirai à ma mère de venir... c'est bien, votre truc... ma mère elle va aimer

-mais, madame B., votre mère, elle...

elle le sait bien que sa mère est morte, et même avant son père, mais... elle peut comprimer le temps, de vieillir ça donne de la force, ça ressuscite les morts, ceux qu'on a aimé, ou qu'on n'a pas pu ne pas aimer... la mémoire elle marche drôlement, et terriblement... pas plus mnésique que celui qui se fait croire amnésique.

Et puis, la nuit aussi, des fois elle s'oublie... c'est drôlement emmerdant, là...

Vous voyez, rien n'explique rien, y-a pas de trauma, ou s'il y en eu, difficile de l'identifier, on peut bien toujours inférer ce qu'on veut... Rien n'explique rien. Elle a foutu sa névrose où elle a pu, comme nous tous. Maintenant, elle veut partir Madame B., et elle sait qu'elle partira... tout le monde le sait... en attendant elle est clouée dans son fauteuil, elle qui est arrivée en marchant et qui était insupportable à toujours crier et geindre, et crier...

Insupportable, qui? quoi? faut comprendre, qui? quoi?

On a compris!

On aurait pu faire l'effort de comprendre autrement, autre chose... ça l'empêchera pas de partir!

Lui, il est là, vraiment on sait pas pourquoi... lui non plus, lui aussi; lui, il s'en fout... lui, presque, il aurait fallu une dérogation, tellement il est jeune, au milieu de tous ces vieux... il les aime bien ces vieux. Ils l'ont mis là, là ou ailleurs... lui c'est simple, le trauma bien saillant, bien douloureux, quand on a rien demandé, et par dessus, le fantasme, de réparation, et par dessus la répétition, bien névrotique comme dans les livres, et puis l'alcool, la mort, le dégoût, « je dégueule ma vie ». C'est clair comme de l'eau de roche passée au pinard, comme on balance de l'iode dans vos veines pour les mieux voir; limpides, transparentes, où elle est la thrombose, ça bat plus comme avant, « j'en ai le souffle coupé ». Et pourtant... on est même arrivé à le détester, on aurait bien voulu lui casser la gueule. Même l'autre, encore plus poireau, s'il pouvait, il le tuerait... Et pourtant, jamais depuis des mois, bientôt deux ans, il n'aura loupé un rendez-vous avec le psy. Il fait sa place, entre ces murs, il creuse son trou, il s'arrondit la dedans, avant d'y choir, tout raide, entre ces

planches... la collectivité ça vous insère un gus en pleine rupture, sans crier gare; la rupture c'est son truc à Monsieur M. ; toute sa vie, sur les routes, dans son camion; l'Allemagne, c'est un beau pays, et puis là-bas c'est droit, réglo... Rien n'explique rien, même quand tout est clair comme l'eau de roche, surtout quand tout est clair comme l'eau de roche...

– on perd ses re-pères qu'il dit

c'est drôle pour un camionneur qui toute sa vie a voulu savoir, qui avait été son père, et si c'était bien un allemand.

– je suis toujours accèss sur tout ce qui s'est passé... j'ose pas penser, j'évite... ça fait oublier la boisson.

Alors il s'intéresse aux histoires criminelles... comment on en arrive là; comment c'est possible, comment des gens peuvent en arriver là...

– ça remue un genre d'injustice.

– Peut-être ça a avoir avec ce que j'ai tout bazarde... mais là c'est pas puni par la loi

– Ben ouais! quand on perd ses repères, je pense... la loi dans son absence n'est jamais très loin...

– Le tueur en série, il va remuer ça dans sa tête, dans une cellule... c'est presque impossible qu'il tienne le coup longtemps...

Et lui, il va tenir combien de temps, dans sa cellule, ici...

Nous sommes dans l'obligation de la plus grande, de la plus immense de toute les tolérances, parce que rien n'explique rien quand toute chose n'est pas sans raison; c'est même sans doute pour ça que rien n'explique rien. Il est même inutile de dire que Mr M. est un alcoolique, parce que c'est vraiment pas intéressant de dire ça, et que d'ailleurs ça dit rien, quand Mr M. lui, est intéressant et a beaucoup de choses à dire.

Ca a commencé à la naissance, pendant la guerre, la rupture... déjà la rupture, déjà la collectivité, déjà les allemands; déjà tout d'ailleurs, ses soeurs, leur silence, le silence, et tout le reste. Tout était déjà là. Et ça continue, et tout est toujours déjà là... c'est pas le passé qui explique, c'est ce qui est pas arrivé encore qui explique, mais comme c'est pas arrivé, on reste ignorant... C'est pas facile de comprendre ça, dans les schèmes tout aussi illuminés et apprêtés qu'on voudra, comme un sapin de Noël, de la causalité linéaire d'une avant cause de l'après. Comment fait-on pour ne pas vouloir voir que c'est l'après qui explique l'avant... Il n'y a d'avant avant, d'avant maintenant qu'après maintenant; c'est l'après qui donne du sens au passé. Et puis ses soeurs, celles qui savent et qui ne veulent rien dire, et puis sa femme et ses parents qui l'ont accueilli comme un fils, tellement, que sa femme fut alors comme une soeur, et puis, et puis... On attend tout d'une soeur! même l'impossible.

Les douleurs de Madame P., c'est l'arthrose, vous savez l'arthrose qui déforme les articulations, les os; les douleurs de Me P., c'est ses fils, son mari, ses parents, son frère, celui dont elle ne parle jamais, c'est tous ceux là qui ne savent pas s'aimer, et puis c'est sa vie qu'elle a réussi à bien rater, bien comme il faut, bien consciencieusement. Sa vie, ses douleurs, c'est surtout ces hommes, et tout autant ses hommes, son père, son mari, ses fils; à part son père, que des gendarmes; on ne rit pas toujours à la gendarmerie... elle a fait ce qu'elle a pu, en ce temps là, vous savez... pas facile d'être femme, surtout à la gendarmerie; mais elle peut pas se plaindre (faut jamais se plaindre), « je me plains toujours... qu'est-ce que vous devez dire? » elle en a connu qui n'ont pas vu revenir leur mari, des plus jeunes qu'elle, alors, vous comprenez... « je peux pas me plaindre... » alors ses articulations grincent. Mais non, c'est de l'arthrose, ah! heureusement j'ai eu peur... si maintenant le corps se met à parler, on ne va plus rien y comprendre. On a quand même oublié le dossier quand elle est allée voir le docteur machin, pour... mais on va quand même pas se plaindre... surtout que je vous en donne du travail, hein!

Là encore, c'est clair, comme de l'eau de roche qui descend de la montagne, la montagne qu'elle aimait tant, et tant parcourir... elle se souvient avec sa grand-mère quand elle était enfant, elle... Avant c'était... vous ne pouvez pas vous rendre compte... La douleur me paralyse, vous me comprenez, vous. Pas grand chose. Mais bon, Madame P., elle est là... et même si je comprenais, ça changerait pas grand chose... c'est pourtant pas compliqué... Elle a toujours subi en se reprochant de subir... ça continue... Qu'est-ce qu'on fait ? Pas grand chose. Ca lui suffit à Madame P. pas grand chose... Elle est pas grand chose... ah! si son mari... ses fils... eux au moins... vous comprenez, il avait de l'autorité... pensez, un gendarme... Elle a beaucoup maigri, elle a pas d'appétit, « je me force », le prozac, oui je dis pas, mais bon vous savez... oui, vous avez sans doute raison, mais vous savez les docteurs... non les médecins. Faut pas demander plus, c'est déjà bien beau tout ce qu'on a; tout ce qu'on fait pour moi.

- peut-être ils sont venus parce qu'on leur a dit que... je ne pense qu'à ça... meure-t-on de douleur(s) ? Cet apport de gentillesse et de douleur, ça me fait penser à la mort...

Vous voyez, rien n'explique rien.

Et ça désoriente la science quand rien n'explique rien; et la médecine c'est ... quoi ? disons que depuis les années 60, crescendo, la médecine pense s'instituer science, de son rapport aux sciences du vivant qui connaissent révolutions moléculaire et neuronale sur révolutions bernardienne et pasteurienne, ça tourne à toute vitesse; et ça tourne tellement vite que ça en oublie que jamais aucune médecine ne pourra résister avec cette prétention, bio-médicale ; la médecine

s'oublie comme art, c'est-à-dire comme techné chez les grecs, quand on doit apprendre de l'expérience ce qu'on a à faire, quand on doit apprendre du singulier ce singulier que nul ne peut dire. Faire les choses selon les règles de l'art, c'est s'employer à la méthode de l'artisan, qui doit apprendre au contact de la chose, particulière. La gériatrie, plus que tout branche médicale, est art, i.e. praxis, elle doit apprendre de son exercice de transformation des situations qui lui sont proposées, à chaque instant; elle doit inventer, elle ne peut qu'inventer puisqu'elle ne sait pas et que rien n'explique rien. Tout est à découvrir au coeur de la pratique dans laquelle le mieux, si on veut découvrir, c'est de se garder de savoir, en particulier de savoir l'autre... Il faut alors aller à sa rencontre... c'est vrai que c'est mieux si c'est lui qui veut nous rencontrer... Mais c'est ça la gériatrie, ils veulent voir personne... C'est normal, chaque fois qu'il se retourne, elle est là, en blanc, elle a volé un beau linceul, elle est là, la mort, et pas toujours souriante dans ses atours dernier cri, les stades de Kubler Ross ça vous en impose, ça, ça vous oblige, à bien mourir en respectant... et tant pis pour l' ineptie... Alors ils préfèrent baisser la tête, et regarder leur pied, et rien demander. Mourir sans faire de bruit, quand on est rien. Ils nous prennent à témoin, « je n'ai plus qu'à mourir puisque je ne suis plus rien, je ne sers à rien »; et parfois nous témoignons « ici, c'est un lieu de vie »; nul doute que nous avons le sens de l'humour... noir. C'est toujours comme ça que ça arrive, pas par surprise, quand vivant on est dit mort. Il est vraiment temps de relire les textes antiques.

Rien n'explique rien; c'est-à-dire qu'aucune des choses qu'on évoquent ne vient, ne permet de comprendre et d'expliquer ce qui arrive, et c'est sans doute pour cela qu'il faut en dire quelque chose ; j'aurais pu aussi vous parler de Me S avec un W, et un K, elle, elle était allemande, pendant la guerre, elle avait rencontré celui avec qui elle allait partir, un prisonnier français; c'est en 47 qu'elle a débarqué, un jour où elle me dira qu'ici, c'est comme en prison, elle me parlera de ce temps qu'elle passa en prison en ces années là, avant qu'elle n'eut des papiers lui permettant de séjourner, après il est mort, d'un cancer, il avait beaucoup fumer vous comprenez, dans les années 50? je l'ai soigné vous savez, il avait des enfants, ça, elle le savait pas, c'est bien après que je l'ai su, et sa femme, bien, elle avait couché avec des allemands, vous savez, ils l'ont tondu... Les gens ici, il me comprennent pas, ils m'aiment pas... les français il aiment pas les allemands; hein! Monsieur Klein, non pardon c'est Monsieur Blein; c'est bien ça Monsieur Blein... oui, Je suis jamais retournée, je peux pas retournée; vous êtes gentil, vous.

Un jour elle est tombé, on ne l'a retrouvée que le lendemain matin, vite, les urgences... et puis au bout de quelques jours elle a débarqué, ici, dans le service, ses propriétaires ont récupéré l'appartement... tout est bien... Personne m'aime ici, je parle mal le français, ils comprennent pas

quand je parle... La grande blonde, elle, elle s'occupe de moi, elle est pas commode, elle est sévère. Fritz, il me téléphone, vous avez son bonjour Monsieur Klein, non Blein, pardon... Fritz il se promenait en France en vélo, pendant les vacances, avec un ami, je les ai hébergés, depuis, chaque année, il vient me voir, avec sa femme, c'est une polonaise...

Cela dura plusieurs mois, plusieurs années, chaque semaine; parfois Madame S était bien, d'autres fois c'était plus dur, avec ce sentiment d'abandon, et de persécution, à la limite, son « on m'aime pas, ici » et là-bas, pas question d'y retourner; pas paranoïaque, non, aigrie, acariâtre, qui a souffert... Une paranoïa compensée? dans sa tristesse, son mal vivre, dans l'absence de l'autre, dans le refus d'une altérité, trop dangereuse... compensée dans la solitude d'une existence!

Un jour, plus rien ne va; en fait depuis plusieurs jours... elle voit mal, elle est très faible, mange plus, peu... elle glisse vers la mort, doucement, dans la colère de sa vie. Elle a rendez-vous avec le psy; le psy il a pas bien envie, il a plus envie, avant oui, c'était bien, mais là maintenant, pousser ce chariot, attendre qu'elle parle, c'est lundi, le psy, il a rien à lui dire, à cette absente, à cette absence, à cet abandon qui a tout abandonné, et qui visiblement s'abandonne une dernière fois. Oui... mais le psy il lui a donné ce petit bout de papier où il a marqué « prochain rendez-vous lundi... etc., etc. »

- Bon, alors madame S avec un W, on y va.
- ha! monsieur Klein, non Blein...

Alors on y va, et aussitôt arrivée...

- Dites moi, quel âge on a quand on est né le 20 avril 1942?

C'est ainsi que j'apprendrais la présence d'un fils, abandonné, sans doute à sa famille, à sa soeur juste avant qu'elle ne parte en France. De ce fils, elle n'en aurait parlé à personne, jusqu'à le faire disparaître de sa conscience, et voilà qu'il fait retour, surgit, explose. Madame S m'en parlera quelques semaines, 2 ou 3, aux rendez-vous qui suivirent; puis ensuite elle l'hallucinera, là, au-dessus de son fauteuil, au-dessus de son lit, la nuit il vient la voir, elle sait que personne ne le voit, qu'elle est seule à le voir, mais n'empêche il est là... il va la bercer quelques mois encore, les derniers; madame S avec un W meurt dans l'année. Vous avez dit démence et vous avez ajouté type Alzheimer, non, à 90 ans on peut encore décompenser une psychose...

Vous voyez bien, rien n'explique rien, on choisit pas, la vie qu'on a menée, et après c'est elle qui nous guide; on en est comme son pendu, suspendu... suspendu à nos vies... on en a plusieurs.

J'oubliai, sa mère était morte, elle devait avoir 16, 17 ans; et un jour elle rentrait de l'école, du travail... je ne sais plus, 17, 18 ans... un jour elle rentrait chez elle... pendu, suspendu...

oui, voilà, elle trouva son père pendu à une poutre... Sans doute, il n'arrivait plus à se suspendre à sa vie, sans sa femme.

Heureusement que tous les orphelins... vous voyez bien, rien n'explique jamais rien.